

Patrie et Patrimoine en télévision

Autor(en): **Naef, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **50 (1955)**

Heft 1-2-fr

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-173541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Patrie et Patrimoine en télévision

L'époque « fin de siècle » appartient déjà à la fantasmagorie des décors de théâtre: Moulin Rouge, French Cancan et canotiers de paille. Des dames assez frivoles pour montrer qu'elles avaient deux jambes, chevauchaient en culottes bouffantes un « vélocipède » qu'escortait un galant « pédaleur », portant faux-col et casquette à carreaux. L'image de cinéma, amusante et fallacieuse, en efface beaucoup d'autres, où les saisons passaient sur des campagnes tranquilles, où chacun naissait, travaillait et mourait au même lieu. Si les citadins s'offraient quelques vacances, un « changement d'air » disait-on, c'était pour fortifier la marmaille; et les Suisses ne se hasardaient guère jusqu'aux plages coûteuses, mais vers la montagne prochaine où l'on courait les bois, les pâturages, oubliant l'école, le bureau, savourant sous les sapins le goûter d'après-midi.

Était-ce le bon vieux temps? Question absurde assurément que l'on répète encore parce que l'inquiétude hante non le cœur humain – ce serait trop dire – mais le cœur vieillissant, en Europe du moins. D'ailleurs, dans les romans d'alors, on se mourait d'amour, ce qui suppose de grands loisirs et manifeste, quant à la notion du bonheur, de sensibles avatars.

Les guerres étaient lointaines et brèves, les cataclysmes vite oubliés. L'on se battait quand même, petitement, féroce­ment, en partisans: questions sociales, questions raciales, questions confessionnelles mettaient en feu les cerveaux et finissaient parfois dans la bagarre. Une femme fut assassinée parce qu'elle était impératrice; un officier jeté sur une île torride parce qu'il était israélite. Telle était l'atmosphère au moment où les urbanistes levèrent la bannière. Le signal partit des villes. Il n'en pouvait être autrement. Elles grandissaient de jour en jour; car l'industrie était en progrès et les banques regorgeaient d'argent. A la population autochtone se joignaient maintenant des travailleurs venus sans le sou de tous les coins perdus. Et ils s'entassaient dans les quartiers « mal famés » où, jadis, logeaient les bourgeois quand les demeures en étaient saines.

Il fallait démolir; l'on démolit à tort et à travers, à coups de pioche, et, les passions se déchaînant, à coups d'invectives. Des œuvres d'art séculaires disparurent en masse dont certaines cités mutilées ont recueilli l'inventaire. A la réflexion, l'on reste surpris qu'au massacre aient échappé quelques bâtiments et que la balance dont les plateaux portaient méli-mélo la tradition, les affaires et la philanthropie aient repris l'équilibre. L'on rebâtit fort mal; l'on s'en aperçut enfin et devant le désastre, le bon sens – d'un langage pondéré, compris de tous –, fit tomber les armes. *Ouvrons les yeux!* dit quelqu'un. *Le paysage est le visage aimé de la patrie*, dit un autre, après Ruskin. Le Genevois Guillaume Fatio qui est encore des nôtres, le Fribourgeois Georges de Montenach venaient de lancer le cri de ralliement pour une croisade où il n'y avait plus d'ennemis à pourfendre, mais des erreurs à dénoncer. Leurs livres eurent plus d'auditeurs que de lecteurs: les titres avaient l'éclat du clairon.

Faut-il l'avouer? L'on n'est pas sans éprouver quelque gêne à constater que les malheurs déplorés vers 1907 n'ont cessé de se multiplier.

« On s'occupe beaucoup et avec raison de l'esthétique des villes, écrivait le baron de Montenach. Des commissions d'Art public et des Sociétés de développement veillent, les premières se vouant à la conservation des richesses du passé, tandis que les secondes se donnent pour mission de doter la cité de monuments nouveaux. *Mais que fait-on pour le village? Rien!* On l'a dépouillé successivement de toutes ses particularités; on a supprimé en grand nombre les fêtes religieuses, les anciennes réjouissances dont l'origine se perdait dans la nuit des

temps; les légendes sont remplacées par la lecture du dernier crime sensationnel; les costumes qui créèrent entre les habitants d'une même vallée une parenté étroite, les costumes qui étaient en rapport si direct avec les productions, le climat, les jeux, les mœurs, sont remplacés par de banales défroques. Comme une bande de pillards, des brocanteurs, stimulés par le snobisme des classes riches, se sont abattus partout, enlevant des maisons paysannes le mobilier cossu et résistant, aux ornements patients, qui allaient si bien avec l'architecture des maisons et on l'a remplacé par des choses prétentieuses, infâme fabrication. Maintenant on s'attaque à la maison; non seulement on jette à bas avec indifférence, et même, on peut le dire, avec une certaine satisfaction malsaine, les vieux bâtiments d'autrefois, mais encore on cherche, dans les bâtiments nouveaux, à ne pas s'inspirer du modèle local; il semble qu'il y a une gageure à tout faire à l'envers de l'orientation normale... »

Telles étaient les doléances au commencement du siècle. Ont-elles beaucoup changé? Un peu tout de même, en mieux comme en pire. Certes les statuts adoptés en 1906 par l'assemblée générale du Heimatschutz suisse sont-ils une charte fondamentale. La Ligue, précise l'article premier, a pour but de conserver à la patrie ses caractères particuliers, en protégeant le paysage, l'habitation, les us et coutumes (y compris les patois et les chansons), l'artisanat et jusqu'aux plus humbles manifestations de la nature, en sa faune et en sa flore.

De cette mission collective, le Heimatschutz s'est pourtant allégé de quelques poids lourds. La Ligue pour la Nature s'occupe de la faune, de la flore et, par contre-coup, des régions où elles ont leur habitat: forêts, hauts pâturages, zones glaciaires même, sans oublier les « districts francs » et les « réserves » aquatiques. Depuis 1926, la Fédération nationale des costumes suisses rassemble, anime et conseille des adeptes convaincus, parmi les citadins, les paysans, les montagnards. Pour défendre le village on a donc fait appel au village, et c'est fort bien. Mieux encore, une administration centrale siège à Zurich au « Heimethuus », cette Maison du Pays, et maintient entre les sociétés apparentées une cohésion d'où procèdent des résultats efficaces dont témoigne la collecte de l'Ecu d'or.

Notre bilan démontre aussi que l'urbanisme a conquis ses lettres de naturalité et qu'il n'est plus d'instance qui les conteste ou les ignore. L'Art public aurait donc la partie belle si un phénomène naguère insoupçonné ne développait ses effets. Les agglomérations ne cessent de croître au détriment des campagnes; les populations rurales délaissent le village; et les hautes vallées, symboles de la perennité, s'ouvrent à une ère où l'aisance, le confort, l'hygiène prennent le même chemin que les moteurs et les ondes aériennes.

A cette migration incessante, aux problèmes multiples qu'elle suscite, nous sommes mal préparés. Ils rejoignent ceux d'une civilisation nouvelle dont nous n'avons pas fait le tour. Ce n'est pas un effet du hasard si jadis deux étrangers ont d'emblée participé aux efforts de nos devanciers: Marguerite Burnat-Provins, Française de naissance, et C.-H. Baer, un Allemand. Tandis que l'une lançait ses appels pathétiques, l'autre fondait notre périodique et le rédigea jusqu'en 1910. Nos périls étaient pareils à ceux de nos voisins et l'ardeur des lettrés ne se confinait pas aux frontières.

Nous en sommes au même point aujourd'hui, mais l'histoire a modifié nos rapports. Les guerres nous ont coûté cher, elles ont aussi versé notre sang, mais elles n'ont pas ravagé nos contrées. Alors que nos voisins rebâtissent avec peine et souvent de manière exemplaire, nous sommes poussés par une prospérité qui engendre la prospérité et qui hâte la révolution pacifique issue de l'industrie et d'un surpeuplement inouï, cependant que les barrières nationales auxquelles nous avons naguère coopéré nous enferment sans espoir. Faute de colonies qu'à de

fortes raisons nous ne regrettons pas, nous n'avons d'autre perspective qu'un étranglement progressif et une émigration entravée par une politique universelle. Telle est la réalité immédiate avec laquelle nous aurons à nous débattre.

En ces conditions, il est permis de douter que le Heimatschutz puisse indéfiniment se limiter aux tâches esthétiques qui lui furent dévolues. D'étranges rumeurs en apportent les symptômes. Ne lui demande-t-on pas déjà d'éclairer l'opinion sur des notions abstraites où le patriotisme est en jeu? Le visage de la patrie, c'est bien, mais son âme, mais sa vitalité? Il est trop facile de répondre que nous n'entendons rien aux questions atomiques et que l'armée comme la politique ne sont point de notre ressort. L'Apocalypse annonçait la fin du monde, le moyen âge l'attendait, notre génération prend conscience de ses risques réels. Sous cette menace s'inaugure notre avenir incertain. Or la défense du patrimoine national serait une plaisanterie si ses protecteurs haussaient les épaules et allaient répétant ce mot que Louis XV n'a jamais prononcé: «Après nous le déluge.» Il se pourrait qu'un jour prochain, il soit nécessaire d'associer à la forme l'essence des choses.

Du moins la tragédie nucléaire est-elle en passe d'éloigner celle de la guerre. Profitons-en pour renforcer les valeurs spirituelles du patrimoine. Les tâches éducatives nous attendent. Les cités ont une élite désormais avertie; encore est-il que la démocratie la rend inopérante si elle ne gagne sans cesse des adeptes. Quant aux communes lointaines, privées de direction et démunies de ressources, elles sont pour l'heure abandonnées à leur sort. Les vérités de notre évangile sont pour les villages lettre morte. Hors des centres, nul ne lit une revue spécialisée comme est la nôtre. Il faut tirer, comme l'on peut, les chariots du borbier. Il faut de l'entregent, mais aussi de l'argent. La propagande scolaire a son prix, elle ne suffit pas cependant. De rapides interventions auprès des particuliers, des pouvoirs publics ou financiers exigent des émissaires habiles et nombreux. Ce qui signifie, sans métaphore, leur accorder la nourriture, c'est-à-dire les payer. S'il subsiste donc des philanthropes dans le futur, ils seront bien inspirés d'assurer le pain du ménage aux hommes de bonne volonté et de non moins bonne formation professionnelle, la mendicité ayant perdu jusqu'à ses vertus antiques. Ces considérations ne sont pas pour modifier les voies tracées par nos précurseurs; elles ne tendent qu'à les élargir. N'est-ce point ce que le génie de John Ruskin avait pressenti quand il lui suggéra ces lignes prophétiques: «Une nation n'est digne du sol et des paysages dont elle a hérité que lorsque, *par tous ses actes et par ses arts*, elle les rend plus beaux encore pour ses enfants»? *Henri Naef.*